Un article qui s'apparente aux ouvrages d'*adab* dans la tradition classique, publié dans LLMA, 3, Hommage à André Miquel

Du concret à l'abstrait, sur les deux rives de la Méditerranée

Georges Bohas

Dans l'organisation du lexique proposée dans Bohas (1997 et 2000), les invariants notionnels des matrices de l'arabe sont mimophoniques,[1] concrets, et les acceptions abstraites en sont dérivées. Nous avons repris en cela l'idée exprimée par Hurwitz (1913 : 72) : *It must also be borne in mind that primitive ideas are generally concrete, and that an abstract idea is secondary*…
Ce passage du concret à l'abstrait est largement accepté pour les langues classiques et romanes. On admet ainsi couramment que des deux sens de ανεμος (v. Bailly) :
Sens propre : « Courant de vent, souffle du vent, des vents »
Sens figuré : « Agitation de l'âme, passion tumultueuse »
le deuxième, plus abstrait, est dérivé (par métaphore) du premier, concret.

Pour étayer notre position, qui est qu'il en va de même pour les langues sémitiques en général et pour l'arabe en particulier, nous allons étudier des cas où l'on observe des parallélismes sémantiques frappants entre le latin ou le français et l'arabe ou le syriaque, ou l'hébreu, ou l'akkadien, en tentant de caractériser le processus mis en jeu. Rappelons qu'il s'agit pour nous de relations organisatrices du lexique, que nous considérons comme stables, panchroniques. Par contre, en ce qui concerne les langues romanes, lorsqu'est mise en jeu la continuité latin-français, il s'agit de processus diachroniques. Ces langues nous permettent donc de voir se dérouler dans le temps les phénomènes que nous étudions.
Notons, pour commencer, que, même si l'on s'en tient à la racine, on est bien obligé d'admettre ce passage du concret à l'abstrait, quoique les partisans de la racine n'aient jamais été très enclins à l'expliciter. Ainsi, en arabe, lorsque l'on constate que *batara* signifie à la fois :
-« Couper, retrancher en coupant »
-« Couper la queue à un animal, l'écourter »
on doit bien admettre qu'il existe entre les deux la relation que j'ai appelée « spécification de l'objet »

[1] Nous entendons par mimophonique qu'il existe entre la matière phonétique de la matrice et son invariant notionnel une analogie. Comme disait Guiraud (1967), les bases physiologiques de cette analogie sont de trois types : *acoustique, là où les sons reproduisent un bruit ; cinétique, là où l'articulation reproduit un mouvement ; visuelle, dans la mesure où l'apparence du visage (lèvres, joues) est modifiée ; ce qui comporte d'ailleurs des éléments cinétiques* (p. 125).

et lorsque l'on constate que la forme IV inclut les significations :
- « Couper la queue à un animal, l'écourter »
- « Priver quelqu'un d'enfant, le laisser sans postérité (se dit de Dieu) »
on doit bien admettre qu'il existe entre les deux une relation métaphorique : c'est comme si Dieu avait coupé la « queue » du malheureux père.
De même, en akkadien[2], quand on constate que *napāḫum* signifie :
- « Souffler, souffler sur »
- « Allumer (un feu, un poèle, un four) »
on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il existe entre le souffle et l'embrasement du feu une relation de cause à effet, relation de type métonymique. Si l'on ajoute que le même terme signifie aussi :
- « Devenir visible, briller, éclairer »
on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il existe entre l'allumage du feu, la brillance et l'éclairage la même relation de cause à effet, relation sémantique que nous marquerons en utilisant le signe > :
souffler>allumer le feu>briller>éclairer.

De même, un trilittéraliste convaincu ne manquera pas de s'apercevoir du fait que les verbes de perception sensorielle donnent presque toujours lieu à un passage du concret à l'abstrait[3]. Ainsi, *baṣara* veut dire aussi bien « voir clair » que «comprendre », de même qu'en français « je vois » peut très bien signifier « je comprends ». Ainsi *sami'a* veut aussi bien dire « écouter, entendre » qu' « obéir », de même qu'en français écouter peut très bien signifier « obéir » comme lorsqu'un père dit à son jeune fils : « vas-tu écouter à la fin ! » Ce passage à l'abstrait ne s'effectue pas toujours dans la même direction. Ainsi, en français, dire de quelqu'un qu'il a de grandes oreilles c'est, le plus souvent, signifier, par comparaison avec Maître Aliboron, qu'il présente quelques points communs avec un âne, tandis qu'en akkadien *uznum rapaštum* « oreille large » signifie « great intelligence, understanding »[4]. Mais on nous dira qu'il s'agit ici de phénomènes extrêmement généraux, peut-être communs à toutes les langues du monde[5] et pas seulement à celles du pourtour de la Mer blanche, c'est pourquoi nous allons étudier ici une dizaine de cas très spécifiques (sauf le dernier qui se trouve dans beaucoup de langues) et fortement analogues sur les deux rives de celle-ci.

---

[2] Nous empruntons ces données à Huehnergard (1997 : 365), incontestablement un excellent ouvrage pour l'apprentissage de cette langue, même si nous n'adoptons pas ses vues simplistes sur l'organisation du lexique (p. 15 et suivantes particulièrement).
[3] Gérard Roquet a attiré mon attention sur ce point.
[4] Huehnergard (1997 : 29).
[5] Encore que…

1) *Pecūnia/māl*

Selon Ernout et Meillet (1932), *pecūnia* désigne la *richesse en bétail, puis « argent, fortune, richesse » … ; par extension « monnaie, et même, en bas latin, par une nouvelle spécialisation « monnaie de cuivre ».*

L'étude de Benveniste (1969, ch. 4) *conduit à un renversement de l'interprétation traditionnelle :* *peku *désigne originellement « la richesse mobilière personnelle » - et c'est seulement par spécifications successives qu'il a pu désigner, dans certaines langues, le « bétail », le « petit bétail », le « mouton ».* En arabe, selon le *Lisān*, *māl* désigne *ce que tu possèdes, de toutes les choses* (*mā malaktahu min jamī' al-'ašyā'*) et Ibn al-Aṯīr explicite : *māl désigne d'abord ce que l'on possède en or et argent, ensuite on l'a dit de tout ce que l'on acquiert et possède, et chez les Arabes anciens on le disait surtout des chameaux qui constituaient la plus grande part de leurs possessions*.

Dans les deux cas (et si l'interprétation de Benvéniste est juste[6]) la dérivation est analogue : le premier sens est l'ensemble de ce qui est possédé, puis, on spécifie éventuellement en fonction de l'espèce de bien prédominante et enfin on passe à l'argent. La relation entre les deux est de type métonymique. En latin elle semble même tenir au simple fait que la monnaie était *d'abord frappée à l'image d'un mouton* (Lafont, 2000 : 254) ; en arabe, il peut s'agir de la relation d'implication : si l'on possède beaucoup de biens (bétail ou autres) on a ou peut avoir beaucoup d'argent, et si l'on a beaucoup d'argent on peut avoir beaucoup de biens, ou de la relation de signe : l'argent est signe des biens possédés. En tout cas, l'argent, en tant que moyen de paiement en général, qui est bien celui que l'on trouve, par exemple, dans *ra'smāl capital*, désigne un concept plus abstrait que les biens (en troupeau ou non) dont il dérive.

2) *Agō /fa'ala*

D'après Ernoult et Meillet, *ag*ō signifie *« pousser devant soi » ... ancien terme de la vie pastorale* ; d'après Lebaigue (1869) : *chasser devant soi, faire avancer, conduire, pousser, amener en parlant des êtres animés ou personnifiés ; faire, agir, être actif ,* de plus, Ernout et Meillet précisent : *le sens originel de ag*ō *« pousser en avant » le désignait pour exprimer l'activité dans son exercice continu.*

---

[6] Lafont (2000 : 254) soutient au contraire que *pecūnia* est d'abord le troupeau d'ovin, **p.k. servant à l'expression de la tonte primitive et donc à la nomination des ovins*, et s'élargit seulement après au « bien possédé » ; en ce cas, la première étape de la dérivation diffère dans les deux langues.

Il s'agit d'un processus différent du premier : de faire avancer, faire marcher les êtres animés (« faire » + /mouvement/), on garde l'idée de faire et on abandonne celle de mouvement.
« faire » + /mouvement/ ----→faire
En ce qui concerne *fa'ala,* c'est dans le cadre de la théorie que nous élaborons que l'on peut en tenter une explication. Pour nous, *fa'ala* se compose d'un étymon[7] {***f'***} extensé par l'incrémentation d'un *l*. L'étymon {***f'***} ne connaît pas de réalisation par diffusion : **fa''a* n'existe pas, mais il peut se réaliser par réduplication : ***fa'fa'a*** est attesté et signifie : *faire marcher son troupeau en criant fa' fa'* (Kazimirski) et le *Lisān* ajoute : *se dit surtout des chèvres*. Ici encore, nous sommes en présence d'un ancien terme de la vie pastorale mais qui présente, en plus, la propriété d'être strictement mimophonique : le pâtre crie *fa' fa'* et le troupeau avance. Or, si nous revenons à ***fa'ala***, le premier sens que donne le *Qāmūs* (suivi par Kazimirski) est « le mouvement de l'homme » (*al-fi'lu ḥarakatu l-'insān*), ensuite, « faire ». On a donc un dédoublement :

« faire » + /mouvement/ → /mouvement/
« faire » + /mouvement/ → « faire »

Dans les deux cas, on est passé de « faire » + /mouvement/ à « faire » seul[8].

3) ***Spīritus*** **et toute la matrice**

μ {[labial], [+consonantique] }
[-voisé]
[+continu]

Cette matrice se réalise, par exemple, dans les mots suivants [9]:

∈{***fṭ}***
nafaṭa : "Souffler sur quelque chose".
∈{***fḥ}***
faḥḥa : "Siffler (serpent) ; siffler en dormant".

---

[7] Voir Bohas 1997 et 2000. Par étymon, nous n'entendons pas n'importe quel terme initial d'une dérivation, au contraire, il s'agit d'un composé binaire, issu lui-même d'une matrice et dont sont issus, par diverses extensions, les radicaux attestés. Pour faciliter l'identification de l'étymon dans le radical tri ou quadriconsonantique, nous l'écrivons en gras.

[8] M. R. Lafont (qui a bien voulu relire cet aticle et me faire part de ses remarques, ce dont je le remercie) me fait observer que le grec αγω recoupe le champ de « pousser devant soi » sans aller jusqu'à celui de « faire » qui se développe en latin agō.

[9] Toutes les données que nous citons dans cet article sont un sous ensemble de celles que nous étudions dans Bohas (2000). On se reportera donc à cet ouvrage pour avoir un inventaire plus complet.

faḥā -F.II : “Parfumer les mets avec des aromates”.
faḥan/fiḥan : “Aromates”.
*la**faḥa*** : “Souffler (se dit d'un vent chaud)”.
*na**faḥa*** : “Souffler (se dit d'un vent froid)”.
fāḫa/fawaḥa/ : “Répandre son parfum ; sentir bon ou mauvais”.
∈{***fḫ***}
faḫḫa : “Ronfler et siffler en parlant de celui qui dort ; se répandre en parlant d'un arôme”.
*na**faḫa*** : “Souffler avec la bouche ; lâcher un pet”.
fāḫa/fawaḥa/ : “Se répandre (se dit d'une odeur) ; siffler (vent) ; lâcher des vents (se dit d'un homme)”.
∈{***fs***}
fasā/fasawa/ : “Lâcher un vent (qu’on n’entend pas)”.
*na**fas**un*** : “Respiration, haleine, souffle, bouffée ; envie, désir”.
*na**fs**un*** : “Ame, principe vital ; personne, individu ; intension, jalousie, passion”.
∈{***fš***}
fašša : “Faire sortir l'air d'une outre en la comprimant ; roter”.
∈{***fṣ***}
faṣa‘a : “Lâcher un vent léger”.
ṣafara : “Siffler”.

Tous ces mots incluaient un *f* ; il en va de même avec ceux qui incluent *b*, comme le prédit notre théorie :

∈{***bḥ***}
*na**baḥa*** : “Siffler (serpent)”.
∈{***bḫ***}
baḫḫa : “Ronfler en dormant”.
baḫira : “Sentir mauvais”.
-F. IV : “Communiquer une haleine désagréable”.
*’a**bḫ**aru*** : “Qui a l'haleine désagréable, fétide”.
*la**baḫa*** -F. V : “Se parfumer au musc”.
∈{***bš***}
baši`a : “Avoir l'haleine fétide”.

Tous ces mots comportent bien une labiale et une fricative sourde.
L’organisation sémantique de la matrice est la suivante :
Notion générique : **mouvement de l’air** > vent, souffle > odeur (bonne/mauvaise)
>expulsion de l’air (chez l’homme ou l’animal)
>siffler
>roter
>péter >odeur
>ronfler
>inspiration/respiration>âme, principe vital>personne
>manifestation de sentiments (colère, passion)

>odeur

Les relations que nous venons de poser sont, à peu de choses près celles que tout le monde admet pour l'organisation des sens de *spīritus*. Dans le Gaffiot, les acceptions de *spīritus* sont rangées de la manière suivante :

1 souffle [de l'air, du vent]
2. air ; air aspiré, respirer, vivre ; souffle, respiration haleine
3. souffle = vie
4 a) soupir
b) aspiration
c) exhalaison, émanation, odeur
5) [métaph .]souffle, inspiration
6) [fig.]a) suffisance, assurance, orgueil
b) disposition d'esprit, sentiment
c) souffle créateur, esprit poétique, génie, inspiration

Insistons sur la relation analogue entre souffle = vie et respiration > principe vital. Le rapport entre le souffle et la vie est clairement de contiguité (métonymique), au sens de Jakobson (1956).

4) *obligo* et la matrice {[labial], [pharyngal]}
[-sonant]

Dans le cadre phonétique que nous avons adopté, le trait [pharyngal] est porté par les gutturales et les emphatiques. Cette matrice se réalisera donc dans des étymons comportant une labiale et une gutturale ou une emphatique et extensés de diverses manières, comme dans :

∈{***bṣ***}
ṣab*ara* : "Lier, attacher quelqu'un à quelque chose pour telle ou telle chose, retenir, empêcher".
*'a****ṣab****a* : "Lier, serrer".

∈{***bḍ***}
ḍab*ba* : "Etre attaché, s'attacher, être, pour ainsi dire, collé au sol".
*'****ab****a****ḍ****a* : "Attacher avec une corde les genoux pliés du chameau à quelque partie supérieure du corps".
*'i****b****ā****ḍ****un* : "Corde (utilisée à cet effet)".

∈{***bṭ***}
ṭunub*un* : "Longue corde avec laquelle on attache la tente aux pieux fichés dans la terre".
*ra****b****a****ṭ****a* : "Lier, serrer les liens, attacher à quelque chose".

∈{***bḥ***}
ḥab*asa* : "Retenir, contenir, arrêter ; envelopper et serrer une chose dans une autre".
ḥab*aka* : "Lier, serrer fortement, solidement".

***ḥab**ala* : “Serrer avec une corde”.
***ḥab**lun* : “Corde, câble, lien”.
∈ {***bḫ***}
***ḫab**ala* : “Lier, serrer avec des liens”.
“Empêcher quelqu'un d'aller ou de se livrer à quelque chose”.
∈ {***b‘***}
***‘ab**ala* : “Lier, serrer, attacher”.

∈ {***fḍ***}
***ḍaf**run* : “Corde avec laquelle on attache un chameau”.
***ḍaf**ana* : “Serrer avec la main les mamelles d’une femelle quand on se met à la traire”.
∈ {***fṭ***}
***ṭaf**fa* : “Lier les pieds d'une chamelle avec quelque chose”.
***ṭaf**ana* : “Lier, serrer et retenir”.

∈ {***fẓ***}
***ẓaf**fa* : “Lier serrer (les pieds d'un chameau)”.

∈ {***f‘***}
***‘af**fa* : “S'abstenir”.
***‘af**asa* : “Retenir, arrêter quelqu'un”.
***‘af**aka* : “Empêcher quelqu'un de faire quelque chose”.

L'invariant notionnel de cette matrice est : “**lier**”, qui se développe par des spécifications et des opérations successives, comme :

Spé1 Spécification de l’objet = corde
Spé2 Spécification de la manière = serrer
Spé3 Implication = être attaché
Spé4 Métaphore + relations de type grammatical = retenir, empêcher, s'abstenir.

Des quatre spécifications, la première caractérise l’objet par lequel se réalise le fait de lier, la seconde ajoute la manière, la troisième est de type logico-sémantique : implication, tandis que la quatrième combine une relation de type métaphorique avec diverses relations de type grammatical : factitivité, réflexivité.
Toutes ces spécifications et opérations précisent la notion générique pour parvenir à exprimer une signification de plus en plus abstraite.

On comparera aux divers sens du verbe *obligo* :
Le premier que donne le Gaffiot est également très concret : « Attacher à, contre ; attacher ensemble, fermer d’un lien ; bander une plaie ».

Le second s'oriente vers l'abstraction : « Lier, engager, obliger, se lier par un contrat de vente ».
Et, à propos de ce sens, Ernoult et Meillet ajoute : *Le sens moral s'est particulièrement développé dans* obligāre, obligātio *... cette obligation vis-à-vis du dieu comportait sans doute à l'origine le port d'un lien matériel qui symbolisait l'obligation*, attestant la trace de la motivation concrète initiale de l'acception abstraite.

5) Gonfler d'orgueil /*nafaḫa*/*naffājun*
Partons du Grand Robert de la langue française :
Gonfler
1. Distendre en remplissant d'air
2. Faire augmenter le volume
3. Rendre plus intense (une impression, un son)
B. fig1. Remplir à l'excès ou complètement (le sujet désigne une cause : gonfler quelqu'un d'orgueil, de vanité . Les succès l'ont gonflé d'orgueil *=>Remplir*
Au p.p. Etre gonflé de son importance *=>Plein*
En ce sens, il n'est pas forcément péjoratif : *joie qui gonfle le coeur.*
Comme dit le Robert historique : *Au figuré, gonfler se dit à propos des personnes pour « remplir complètement ou à l'excès » avec différentes spécialisations au participe passé, par exemple* coeur gonflé de chagrin (av. 1606) gonflé d'audace *« plein d'audace »* (1667).
Comme on peut le constater, à partir d'une acception tout à fait concrète : augmenter le volume (en soufflant ou autrement (muscles)) on passe à une acception abstraite : être rempli, débordant d'un sentiment, d'un vice ou d'une passion.
En arabe, cette augmentation de volume peut trouver son expression dans deux matrices : celle du souffle que nous avons déjà étudiée et celle de la courbure.
Commençons par le verbe *nafaḫa*. Dans ce verbe, *n* est un crément[10] (voir l'étude de Saguer, 2000) et l'étymon {***fḫ***}. Il comporte bien une labiale et une fricative sourde, il est donc une réalisation de la matrice

μ { [labial], [+consonantique] }
[-voisé]
[+continu]

dont la notion générique correllée est, comme nous l'avons vu, le mouvement de l'air.
Effectivement, dans le Kazimirski, le premier sens de :

[10] Nous désignons par crément un phonème qui développe l'étymon sans porter une valeur sémantique constante comme le ferait un affixe.

*na**f**a**ḫ**a* est : « Souffler avec la bouche, p. ex. pour enfler, gonfler quelque chose ». Ensuite :

F. II « Souffler avec la bouche pour enfler ou gonfler quelque chose ».
F. VIII « Etre enflé, gonflé ».

Nous avons donc le même sens matériel que dans le français gonfler. Trouvera-t-on le passage à l'abstrait que nous avons observé en français ? Oui :

*mutana**ff**i**ḫ**un* :

1. « Qui se gonfle, qui s'enfle ».
2. « Orgueilleux, bouffi d'orgueil, qui s'enfle d'orgueil et se donne de grands airs ».

*na**fḫ**un* :

1. *maṣdar* de I
2. « Orgueil, arrogance. – *ḏū na**fḫ**in* : arrogant, bouffi d'orgueil ».

La seule différence avec le français est qu'on ne trouve pas de sens positif comme dans *joie qui gonfle le coeur*, l'enflure est uniquement reliée à l'orgueil.

On trouve le même passage à l'abstrait dans le latin *tumeo*[11] qui signifie d'abord (voir Gaffiot) :

-Etre gonflé, enflé : *corpus tumet veneno* : le corps est gonflé par le poison

et delà :

-être gonflé par une passion a)colère, b)orgueil : *vana tumens* : enflé d'un vain orgueil.

Passons à *nafaja*. Ici encore, le *n* est un crément et l'étymon {***fj***}. Comportant une labiale et une dorsale[12], cet étymon peut être une réalisation de la matrice :

Matrice {[Labial], [dorsal]}
[-son]

dont l'invariant notionnel est simplement mimophonique et consiste en **la forme ∩ disposée de diverses manières,** ce que Nicolaï (1982) a appelé **la courbure**. Cette forme ∩ (convexe) se manifeste dans les parties du corps : seins, fesses, ventre, bosse, tête, comme dans :

***j**i**b**ālun* : "Ventre".
***ja**b**l**atun* : "Bosse de chameau".
***q**a**b**bun* : "Endroit un peu élevé du corps (chez les bêtes) à la croupe, entre les deux hanches".
***q**a**b**qabun* : "Ventre".

[11] Ce paragraphe fait suite à une remarque de Gisèle Besson que je remercie.

[12] Sur la nature du *jîm*, voir Bohas (1997).

ʻuqābun : “Sorte de bosse qui se forme au pied d’une bête”.
niqābun : “Ventre”.
nukāfun : “Tumeur qui se forme à la glande de la mâchoire supérieure chez le chameau et qui cause une mort prompte”.
kanfāʼu : “Qui a une bosse (brebis)”.
jubbāʻatun : “Fesses, derrière”.
kaḥbun : “Cul, derrière”.
kuʻbun : “Mamelle (de la femme)”.
kaʻaba : “Avoir les deux mamelles déjà développées et arrondies ; être déjà parfaitement formé et arrondi (se dit de chaque mamelle d’une femme)”.
F.II : “Avoir le sein formé c.-à-.d. les deux mamelles parfaitement arrondies (se dit d’une jeune fille)”.
kāʻibun : “Arrondi, tout à fait formé (se dit des mamelles d’une jeune fille) ; qui a les deux mamelles développées et arrondies (jeune fille)”.
kaʻābun et *kaʻʻābun* : “Qui a le sein développé, tout à fait formé et arrondi”.
mukaʻʻabun : “Tout à fait formé, développé et arrondi (sein, mamelles d'une jeune fille)”.
mukaʻʻibun : “Développé, formé et arrondi (sein, mamelle) ; qui a le sein formé et les mamelles arrondies (jeune fille)”.
falaka : “Etre arrondi, rond (se dit des mamelles) ; avoir le sein déjà arrondi, les deux mamelles développées (se dit d’une fille)”.
F. IV et V : “S’arrondir (se dit du sein d’une fille)”.
falkun : “Qui a les os arrondis et une forte charpente osseuse ; qui a les fesses arrondies ; qui éprouve des douleurs dans la rotule, dans le rond du genou”.
fālikun : “Qui a déjà les seins arrondis (fille)”.
kiflun : “Derrière, fesse, surtout de la femme”.
qiḥfun : “Os de la tête qui garantit le cerveau ; vase, écuelle ou coupe en bois semblable à une partie du crâne”.
qinādfun : “Gland très gros de la verge”.

De là, le sens de « enfler, gonfler » dont la relation avec le précédent est facile à établir : quand une partie du corps enfle, elle dessine la forme ∩. On peut le constater dans les exemples suivants :

bajira : “Avoir un gros ventre ; avoir la hernie ombilicale”.
bujrun : “Ventre gonflé”.
bajarun : “Hernie ombilicale”.
'abjaru : “Qui a la hernie ombilicale ; qui a le ventre gros et enflé”.
ḥabija : “Avoir le ventre enflé, gonflé”.
F.IV : “Se gonfler et faire jaillir le sang (se dit des artères)”.
habaja F. II : “Faire enfler un membre, causer une enflure”.
F. V : “Avoir une tumeur au corps”.
habajun : “Sorte de tumeur qui se forme aux pis des chamelles”.
kābin : “ Enflé, gonflé”.

Cette deuxième manière de gonfler donne-t-elle lieu à dérivation du sens « orgueil » ? *Na**f**a**j**a* nous donne la réponse, puisque, on trouve dans Kazimirski les sens :

-« Faire gonfler la chemise (se dit du sein d'une femme) ».
-« Enfler, se gonfler (se dit des muscles de celui qui bande un arc dur) ».
F. V « Etre arrogant, présomptueux ».
*na**ff**ā**j**un* : « Arrogant, présomptueux ».
*munta**fi**j**un* : « Arrogant, présomptueux ».

En conclusion, il est donc clair que les deux manières de gonfler (en soufflant ou non) permettent une dérivation de type mimophonique vers le sens abstrait : orgueil, arrogance, présomption. La relation entre le gonflement et l'orgueil est de type métaphorique : de même que le gonflement provoque une augmentation de volume, ainsi l'orgueilleux augmente démesurément l'ampleur de son moi.

6) Espace/*faḍā'* : L'origine matérielle de l'espace

Le terme arabe *faḍā'* manifeste l'étymon {***fḍ***}, lequel comporte une labiale et une emphatique. Les emphatiques comportant le trait [dorsal], cet étymon peut aussi être une réalisation de la matrice

{[Labial], [dorsal]}
[-son]

mais avec la courbure orientée dans le sens concave : ∪. S'y rattacheront des creux, dans le corps :

*wa**fḍ**atun* : "Fossette au milieu de la lèvre supérieure, sous le nez".
*na**ḍ**a**b**a* : "Etre très enfoncé dans son orbite (se dit d'un œil)".
***f**aḥ**ṣ**un* : "Creux, fossette du menton".
*'i**bṭ**un* : "Aisselle".
***ẓ**a**b**yatun* : "Parties sexuelles de la femme".

et dans la nature, comme dans les mots suivants :

***f**ur**ḍ**atun* : "Creux pratiqué dans le bord d'un ruisseau pour y puiser plus facilement de l'eau ; port de mer".
*ra**f**a**ḍ**a* : "Etre large, spacieux (se dit d'une vallée)".
*mar**f**i**ḍ**un* : "Endroit où la vallée s'élargit".
***f**irā**ḍ**un* : "Embouchure d'un fleuve".
***b**a**ṣ**īratun* : "Espace compris entre les murailles d'une maison".
*li**ṣ**bun* : "Ravin ou interstice entre deux rochers".
***f**a**ḥ**a**ṣ**a* : "Se faire un nid dans la terre en l'écartant pour s'y blottir (se dit des oiseaux *qaṭā*)".

*'u**f**ḥūṣun* : "Creux, sillon ; creux dans la terre que l'oiseau katha (*qaṭā*) s'arrange pour s'y blottir".
*nāṣi**f**atun* :"Le milieu même du lit d'un torrent".
*ṣaḥa**f**a* : "Creuser avec une pelle".
*ṣa**f**ana* F.II : "Se faire un nid, un trou (se dit des guêpes)".
*ṣa**f**anun* : "Nid, trou de la guêpe ; guêpier".
'*aba**ṭ**a* : "Creuser un sol vierge ; y creuser un puits, avec acc.".
*'awba**ṭ**atun* : "Profondeur, abîme de la mer".
*naba**ṭ**a* : "Tirer de l'eau d'un puits, c.-à-d. le creuser jusqu'à ce qu'on arrive à l'eau, avec acc. du puits".
*hab**ṭ**atun* : "Terrain déprimé, bas-fond".
*hab**ū**ṭun* : "Qui va en pente, qui s'abaisse (terrain, etc.)".
*ba**ṭ**inun* : "Déprimé, renfoncé (sol, terrain)".
*ṭ**ābū**nun* : "Foyer creux dans lequel on enterre le feu pour le conserver

Après avoir esquissé le profil de cette matrice, venons en donc à ***faḍā***'. Kazimirski donne :
1. *maṣdar* de I, à savoir : « Etre large, spacieux (se dit d'un lieu) ».
2. « Cour, place (entre les édifices et les tentes) ».
3. « Plaine très vaste ».
4. « Intérieur, tout l'espace compris entre les murailles d'un temple etc.) ».
C'est cet endroit bien concret qui est devenu dans la langue moderne :
faḍā' : « Vast and unlimited space, empty space ; space (phys.) ; cosmic space ; sky ; vast expanse, vastness, void (Wehr) ».

Tout à fait analogue est la dérivation d'espace du latin au français.
Le Robert historique nous dit en effet que :
ESPACE est un emprunt du XIIe siècle (1160-1174) au latin spatium *« champ de course, arène »*[13]*, puis « espace libre, étendue, distance » et aussi « laps de temps, durée »*
Le mot se dit ensuite (milieu XVIe, Du Bellay) pour « étendue des airs » et pour « volume déterminé ». C'est au XVIIe siècle qu'il devient un terme scientifique (1647, Descartes) avec la valeur de « milieu dans lequel ont lieu les phénomènes observés », désignant en géométrie le milieu abstrait des phénomènes étudiés (1691). Par extension du sens « étendue des airs », il est employé pour désigner l'espace céleste (1662, Pascal), acception sortie d'usage au pluriel (les espaces).

[13] Il faut noter toutefois (remarque de G. Besson) que tous les dictionnaires étymologiques ne donnent pas le sens « champ de course » pour le français du XIIe.

Même si l'arabe ne peut pas dater les étapes de l'évolution, il faut bien reconnaître que dans les deux langues le point de départ est un lieu très concret : l'arène ou l'espace entre les tentes, la cour, pour arriver à l'espace interstellaire qui l'est beaucoup moins.

7) Trancher et juger

L'étymon ***{qḍ}*** se réalise dans divers radicaux qui ont tous à voir avec couper, comme :

***q*a*ḍ*aba** : « Couper, abattre, retrancher en coupant »

F. II : « Couper ; tailler la vigne »

***q*a*ḍ*a'a** : F.V : « Etre coupé en petits morceaux et dispersé »

L'opération pouvant éventuellement se réaliser avec les dents, comme dans :

***q*a*ḍ*qaḍa** : « Fracasser, broyer (se dit du lion qui fracasse sa proie et lui brise les os »

***q*a*ḍ*ima** : « Grignoter »

En revanche,

***q*a*ḍ*ā** ne signifie pas trancher au sens matériel du terme, mais : « Juger, être juge, prononcer une sentence », en un mot, trancher au sens figuré du terme. Kazimirski explicite bien la relation entre les deux, quand à propos de ***q*ā*ḍ*in**, il dit : « Qui tranche, qui décide. De là, Cadi, juge ».

Le Grand Robert donne une dérivation analogue pour trancher : *De ternicare, pour *trinicare couper en trois.*

Trancher un différend > arbitrer

Ce que le juge a tranché > juger

Et il cite le texte suivant :

Quand mon père voyageait en Tchéco-Slovaquie et en Pologne, les paysans venaient en foule le supplier de trancher des procès vieux de vingt ans. Il les tranchait en contentant les deux parties, et sans trancher d'enfants.

L'allusion humoristique de Giraudoux au jugement de Salomon nous fait revenir au sens concret du verbe employé jusqu'ici au sens de « juger ».

Signalons que ce que nous venons de dire de l'étymon {***qḍ***} en arabe peut être étendu à l'étymon {***qṣ***} de l'hébreu où l'on observe la même relation entre *qaṣā* « to cut off » [14] et *qāṣîn* « chief, ruler (prop. decider », celui

[14] Pour l'hébreu, nous nous référons au BDB.

qui commande étant celui qui tranche et à l'akkadien ou *parāsu(m)* signifie « to cut off, decide »[15] et *purussû(m)* « decision ».

8)Tirer/traire

Commençons par une anecdote : pendant longtemps j'ai tiré les vaches, ce n'est qu'à l'école que j'ai appris plus tard qu'il fallait dire : traire les vaches. Du reste, Dauzat, Dubois et Mitterand (1964) précisent bien que traire *demeure concurrencé par tirer au sens de "traire (une vache)", dans les parlers du Centre.* Le Robert historique note aussi qu'en ancien français, traire *recouvrait une grande part des emplois qu'a aujourd'hui tirer*. Et il précise : *une partie seulement des valeurs de traire s'est maintenue jusqu'au XVIe s. et le verbe s'est progressivement restreint au sens de "tirer le lait d'une femelle d'un animal", par exemple* traire une vache, *attesté beaucoup plus tard en emploi absolu (1810). Il a aussi été en ce sens concurrencé par tirer (encore usité régionalemen*t : tirer les vaches)...

Il n'est pas besoin d'une grande expérience dans l'élevage des bovins pour comprendre que pour traire une vache, on serre et on tire le trayon. Du reste, si l'on précise l'objet on peut dire : tirer le lait.

En arabe l'invariant notionnel "tendre/tirer" se combine aux traits

{[labial], [coronal]}

[nasal]

pour se réaliser, par exemple, dans

***m*a*t*ta** : "Etendre quelque chose en long (p. ex; une corde)
***m*a*t*â** : « Etendre en long (une corde) »
***m*a*t*a'a** : « Tendre, étendre en long une corde »
***m*a*t*a'a** : « Allonger, étendre en long »
***m*a*t*ana** : « Tendre, étendre et allonger quelque chose »
***m*a*d*da** : " Etendre comme un tapis "
***m*a*d*â** : "Etendre en long"
***m*ala*d*a** : "Allonger, dresser les jambes en courant (se dit du cheval)"
***m*a*ṭṭ*a** : " Tendre et allonger une chose en la tirant avec force "
***m*a*ṭ*ala** : " Allonger une corde "

Or, dans un grand nombre de cas, le verbe signifie à la fois tirer et traire, dans un parallélisme tout à fait saisissant avec le français, comme dans :

***m*a*šš*a** :"Traire une femelle en ayant soin de laisser un peu de lait dans les pis pour ne pas l'épuiser"
: "Tirer, en suçant l'os, tout le jus ou la moelle qui y restait encore"

***m*a*š*ala** : "Tirer une très petite quantité de lait en trayant

***m*a*š*ana** : "Tirer tout le lait d'une chamelle, l'épuiser"

---

[15] Nous suivons ici le dictionnaire de Black, George et Postgate.

maṣara : "Tirer tout ce qu'il y avait de lait dans les pis"
maṣala : "Epuiser, exténuer ses brebis à force de les traire trop".[16]

9)Le lien entre la coupure et le déplacement

Dans l'analyse de la matrice {[labial],[coronal]},[17] dont le concept prototypique du champ associatif qu'elle recouvre est : « porter un coup », nous avions établi l'existence d'une chaîne :

Porter un coup ou des coups
>Spécification de l'objet : (avec) un objet tranchant = couper
couper > séparer une partie du tout, emmener une partie, être séparé
> être mis à l'écart, isolé, seul

Cette articulation donne lieu à de nombreuses acceptions qui tournent toutes autour de l'idée « séparer, se séparer, (se) disperser» que nous avons appelée A1S, qui se ramifie de la manière suivante :

A1S1 -(se) disperser, (se) répandre, semer,
A1S2 - éloigner, repousser, détourner
A1S3 - s'éloigner, partir/mourir, fuir, disparaître
A1S31-marcher, courir
A1S4 - faire partir, faire fuir, chasser, effrayer

Ainsi nous avions établi une relation entre la coupure et le déplacement.

Or, si l'on regarde l'article **partir** dans le dictionnaire Bloch et Wartburg (1932), on observe qu'il vient du latin populaire *partīre*, lui-même du latin classique *partīrī* et qu'il *a signifié d'abord « partager », sens usuel jusqu'au Vie siècle et conservé dans la locution* avoir maille à partir. *Le sens moderne s'est développé au réfléchi* soi partir de *qqn. « se séparer de », d'où* partir de qqn. *qui apparaît dès le XIIIe siècle, puis* partir *(d'un endroit)*.
Dans les deux cas il est clair que « couper » est le point de départ concret dont dérive « partir, se mettre en mouvement ».

10) **Partir> mourir**

Il s'agit là d'un développement du cas précédent, de type euphémistique.
Le Robert historique ajoute à l'étude de partir*: l'ancien emploi euphémistique de partir de cest siècle « mourir » (1174-1176) est, sans doute avec d'autres métaphores, à l'origine de l'emploi de partir au sens de mourir (1680)*. En syriaque, le terme courant pour désigner les défunts est *'annīḏê*.

---

[16] Ces données m'ont été signalées par A.R. Saguer.
[17] Voir Bohas (2000).

Ce terme est dérivé du verbe *ʻnaḏ* qui veut précisément dire « s'en aller, quitter ». La relation métaphorique entre « s'en aller » et « mourir » a été exploitée dans les deux langues. Il est significatif que le *Thesaurus Syriacus* cite une expression analogue à l'euphémisme *partir de cest siècle* : *ʻnaḏ men ʻālmā hānā* : il a quitté ce monde. Par contre, en arabe, *ʻanad* n'a pas connu la même dérivation et s'est limité au sens de « s'écarter de la route » , F. II « s'éloigner, se mettre à l'écart », F. IV « s'en aller, s'éloigner », sans passer, du moins à ma connaissance, à « mourir ». La relation métaphorique s'est établie à partir d'autres verbes de mouvement, par exemple : *rāḥ*. Son premier sens est : « faire quelque chose le soir, dans la soirée ; voyager le soir » > « aller chez quelqu'un le soir » > « aller » > « s'en aller »> « périr, être perdu » >F. IV « mourir ».
Cette même dérivation métaphorique est bien attestée dans les parlers orientaux. On trouve dans Barthelmy, pour *rāḥ* : « aller » > « s'en aller » > « se perdre » > « aller à sa perte » > « périr » > « mourir ».
Un autre exemple : *fāt*. Comportant un *f* et un *t*, il est une réalisation de la matrice {[labial],[coronal]} et, par la chaîne que nous avons retracée plus haut, il revêt le sens de : « Passer (à côté de quelqu'un) ». De là, « passer, mourir » et le nom *fawtun* qui signifie : « Mort, trépas ».

Conclusion

L'étude approfondie du lexique à laquelle nous procédons nous amènera sans doute à multiplier les exemples, mais il est déjà clair que poser que les idées abstraites sont dérivées des concrètes ne relève pas plus de la mystique[18] en arabe que dans les langues romanes : c'est simplement une manifestation de phénomènes linguistiques banals qui ont été répertoriés depuis longtemps et classés sous les noms, particulièrement, de métaphore ou de métonymie. Au delà de cette remarque, notre étude met en évidence le fait que des langues, qui n'ont probablement rien à voir génétiquement, en font, sur des points très spécifiques, un usage identique.

Références

Bailly, A., 1894, *Dictionnaire grec français*, éd. revue par L. Séchan et P. Chantraine, e[26] 1963, Paris, Hachette.
Barthélemy, A., 1935-1960, *Dictionnaire arabe français, dialectes de Syrie : Alep, Damas, Liban, Jérusalem*, Paris, Geuthner.

[18] Ceci est une allusion à quelques commentaires saugrenus qui ont été faits à l'issue de ma conférence à la Société Linguistique de Paris, « Pourquoi et comment se passer de la racine dans l'organisation du lexique de l'arabe », publiée dans Bohas 1999.

Black, J., George, A., & Postgate, N., 1999, e² 2000, *A Concise Dictionary of Akkadian*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.
BDB = Brown, F., Driver, S.R. & Briggs, Ch. A., 1975*, A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament* based on the lexicon of William Gesenius and translated by Edward Robinson, Oxford, Clarendon Press.
Bloch, O. et von Wartburg, W., 1932*, Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Puf.
Bohas, G., 1997*, Matrices, étymons, racines, éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*, Orbis supplementa, Louvain, Paris, Peeters.
Bohas, G., 1999, Pourquoi et comment se passer de la racine dans l'organisation du lexique de l'arabe, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 94, 1, 363-402.
Bohas, G., 2000, *Matrices et étymons, développements de la théorie*, Lausanne, Editions du Zèbre.
Dauzat, A., Dubois, J., Mitterand, H., 1964, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, e⁴, Paris, Librairie Larousse.
Ernout, A. et Meillet, A., 1932, e4 1959, *Dictionnaire étymologique de la langue latine, histoire des mots*, Paris, Klincksieck.
Gaffiot, F., 1934, *Dictionnaire illustré latin français*, Paris, Hachette.
Guiraud, P., 1967, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, 1986, Payot.
Hurwitz, S., 1913 [réédition 1966] *Root-Determinatives in Semitic Speech, a Contribution to Semitic Philology*, New York : AMS Press.
Jakobson, R., 1956, in 1963, *Essais de linguistique générale*, 2, Deux aspects du langage et deux types d'aphasie, Paris, Editions de Minuit, 43-67.
Lafont, R., 2000, *Schèmes et motivation : le lexique du latin classique*, Paris, L'Harmattan.
Lebaigue, Ch. 1869, e⁴⁷ 1916, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Belin.
Kazimirski, A., de Biberstein, 1860, *Dictionnaire arabe-français*, Paris, Maisonneuve et Cie [Réédition Librairie du Liban].
Nicolaï, R., 1982, De l'entrelac à la courbure : emprunt vel genesis, *Comptes rendus du GLECS*, 24-28, 241-267.
Le Grand Robert de la langue française, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française de Paul Robert, e² par Rey, A., 1985, Paris, Les Dictionnaires le Robert.
Le Robert historique = Rey, A et alii, 1992, *Dictionnaire historique de la langue française,* Paris, Les Dictionnaires le Robert.
Saguer, A., 2000, La préfixation à l'étymon dans le lexique de l'arabe, le cas du n, Actes du colloque Journées de linguistique arabe et sémitique, *Langues et littératures du monde arabe,* 1, 57-82.

Thesaurus Syriacus = Payne Smith, R., 1879-1901, *Thesaurus Syriacus*, Oxford, Clarendon Press, Réédition 1981, Hildesheim . New York, Georg Olms Verlag.
Wehr, H., 1961, *A Dictionary of Modern Written Arabic*, ed. by J.M. Cowan, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.